

nombreux. Les Français possèdent l'immense territoire compris entre la baie d'Hudson et le golfe Mexicain, les montagnes rocheuses et les Alléghanies; baigné par le bassin central des grands lacs; arrosé par deux immenses canaux aux nombreux tributaires, le Saint-Laurent et le Mississipi; couvert d'une végétation luxuriante qui abrite et nourrit cent tribus sauvages, fixes ou errantes, presque toutes alliées et filles du grand Ononchio, le roi de France. A l'est de cette vaste possession, les Anglais, vingt fois plus nombreux que leurs voisins, se retranchent entre les Alléghanies et l'Atlantique; resserrés dans cette étroite bande de pays, ils travaillent depuis longtemps à étendre leurs frontières, et leurs succès antérieurs les excitent à tenter un nouvel effort pour chasser leurs rivaux du sol américain. Ceux-ci, de leur côté, fiers de l'héritage de Champlain et de Frontenac, veulent à tout prix conserver à la Foi et à la France une terre trempée du sang et des sueurs de leurs ayeux. C'est à ce vaillant petit peuple, rempli d'énergie et d'enthousiasme, que le roi envoya le marquis de Montcalm avec le grade de maréchal de camps et le commandement général de ses troupes.

Montcalm s'embarqua à Brest sur la *Licorne*, le 3 avril 1756. A quarante-quatre ans, un homme de talent et de caractère, possédant la pleine vigueur de sa nature, se sent la force d'acquiescer la gloire et d'en porter le poids sans fléchir. Quels beaux rêves dut faire cet ardent soldat, partant pour un pays lointain qui lui offrait le mystérieux attrait du nouveau et de l'inconnu! Il entrevit sans doute, dans le mirage de l'avenir, de brillantes victoires, d'érivants succès, l'amour du soldat, la reconnaissance du colon, une paix glorieuse, fruit de ses exploits, le retour triomphal dans la patrie et les lauriers dont elle couronne ceux qui ont bien mérité d'elle. Oh! oui, quels beaux rêves! Mais il leur manquait, pour être vrais, des déceptions, des souffrances et des luttes morales—route et prix de la gloire—le linéaire sanglant d'un drapeau vaincu, une tombe solitaire à quinze cents lieues de la patrie. Mais n'anticipons pas sur un avenir qui aura aussi ses beaux côtés.

La *Licorne*, après une périlleuse traversée, atteignit Québec le 13 mai. A peine débarqué, Montcalm se rendit à Montréal où le gouverneur, M. de Vaudreuil, avait établi son quartier général. Ce fut là que ces deux hommes eurent leur première entrevue. Dès l'abord et d'un coup-d'œil aussi juste que prompt, Montcalm comprit et mesura son collègue; ils ne devaient jamais s'entendre: trop de différences séparaient leurs caractères pour permettre entre eux la sympathie, trop de points rapprochaient et gênaient leurs attributions pour ne point paralyser une action qui exigeait, dans les circonstances, tant de promptitude et de liberté. La colonie n'avait besoin que d'une tête, comme aux grands jours de l'administration de Frontenac; elle en avait maintenant deux, et ce fut une des causes qui hâtèrent sa chute.

Dès le début, Montcalm fut surpris de l'état de gêne et de pénurie dans lequel le gouvernement français laissait languir sa plus belle et sa plus importante colonie. Pour résister aux trente mille hommes qui menaçaient cette année la Nouvelle-France, on n'avait que douze mille combattants, soldats de ligne, miliciens et sauvages. "Avec une telle armée, dit un historien, mal nourrie, à peu près sans souliers et sans solde, n'ayant guère d'autres munitions que celles prises sur l'ennemi, il fallait garder une frontière de plusieurs centaines de lieues, occuper vingt forts et faire tête partout à l'invasion dont les forces finiraient par s'élever au chiffre officiel de soixante mille hommes." Singulier spectacle pour un général de la vieille école que ces guerres de surprises et d'embuscades, en pleines forêts, sur des fleuves et des lacs immenses, où le grand art consistait précisément à s'affranchir de toute règle. L'été, sièges et prises de forts, destruction de convois de bateaux, rencontres et massacres de bandes isolées. L'hiver, lointaines expéditions à la ra-

quette pour brûler des établissements et lever des chevelures à l'ennemi. En toute saison, du sang et du feu.

Chaque année fut marquée par un important fait d'armes accompli par Montcalm, qui était chargé d'exécuter les différents projets conçus pendant l'hiver par les chefs de la colonie. En 1756, il prit et brûla, après trois jours de siège, le fort Oswégo, poste anglais important, situé sur la rive méridionale du lac Ontario. Il écrivait ainsi à sa mère le résultat de cette victoire: "Ils se sont rendus prisonniers de guerre au nombre de dix-sept cents, dont quatre-vingt officiers, deux régiments de troupes de la vieille Angleterre. Je leur ai pris cinq drapeaux, trois caisses militaires d'argent, cent vingt-et-une bouches à feu, un amas de provisions pour trois mille hommes durant un an, six barques armées et portant depuis quatre jusqu'à vingt canons. Et, comme il fallait dans cette expédition user de la plus grande diligence pour envoyer les Canadiens faire les récoltes et ramener les troupes sur une autre frontière, j'ai démoli ou brûlé leurs trois forts et amené artillerie, barques, vives et prisonniers." Lui-même fut si étonné de ce succès imprévu qu'il crut devoir s'en justifier auprès du ministre: "La conduite que j'ai tenue en cette circonstance, lui écrivait-il, et les dispositions que j'avais arrêtées sont si fort au-dessus des règles ordinaires, que l'audace qui a été mise dans cette entreprise, doit passer pour de la témérité en Europe... Aussi, je vous supplie, Monseigneur, pour toute grâce, d'assurer Sa Majesté que si jamais elle veut, comme je l'espère, m'employer dans ses armées, je me conduirai par des principes différents." Ces principes étaient pourtant bons, puisqu'ils lui valurent encore d'aussi brillants résultats; mais Montcalm, comme la plupart des généraux européens de son temps, eut le tort de vouloir transporter en Amérique la tactique du vieux continent, et si les officiers canadiens n'eussent fait prévaloir leurs vues et leur expérience, il aurait probablement échoué dans plus d'une entreprise.

C'est peut-être ici le lieu de placer son portrait. Nous l'empruntons à M. de Bonnechose, son éloquent biographe: "C'était, nous dit-il, un petit homme de fière mine, à l'allure nerveuse, avec un nez brusque et de grands yeux noirs étincelants, que la poudre de la coiffure rendait encore plus vifs. Quand l'hiver, sur la route de Québec à Montréal, un traîneau filait au galop, et que du fond d'une pelisse de fourrure deux éclairs avaient brillé: "Voilà le marquis!" disaient les passants. Le trait saillant de son esprit, ce fut aussi le coup-d'œil, mais un coup-d'œil dont la vivacité n'était rien à la justesse; la vérité, vite saisie, souvent discernée de très loin, jaillissait avec une lumineuse précision des jugements portés par Montcalm sur les hommes et les événements. Imagination hardie, sans chimère, féconde sans rêverie, il fut par dessus tout un homme d'action et d'action rapide."

Voilà l'homme avec ses qualités. Comme tout autre il eut ses défauts: trop d'obstination et de ténacité dans ses desseins, pas assez de ménagement pour les idées de ses adversaires, un désir exagéré de faire dominer ses vues et ses plans. Mais ces défauts, pourrait-on lui en faire un crime? Ils sont la partie humaine de toute grande nature; c'est par là que nous pardonnons aux grands hommes leur supériorité. Ses nouveaux concitoyens en jugèrent ainsi. Il prit en peu de temps un grand ascendant sur tous ceux qui l'approchaient. Les habitants l'aimaient et le fêtaient à l'envi: "Lorsque je voyage, écrit-il lui-même, j'ai l'air d'un tribun du peuple." Les troupes avaient pour lui de l'enthousiasme; il partageait avec elles toutes les fatigues et tous les travaux: couchant sur la terre comme le dernier soldat et exposant au feu son corps couvert de blessures, il ne leur faisait sentir la supériorité de son grade que par plus de talent et plus d'intrepidité, si possible. Les sauvages eux-mêmes éprouvèrent pour lui un attachement et un dévouement qu'aucun chef n'avait encore su leur inspirer, et c'est

beaucoup dire de ces natures mobiles, tous jours prompts à passer d'un objet à un autre. Les premiers temps de son séjour furent donc plutôt agréables et joyeux; les déboires ne vinrent qu'après la prise de William-Henry.

Ce fort, situé à la tête du lac Saint-Sacrement (aujourd'hui lac Georges), venait de tomber entre les mains de l'armée de Montcalm, après six jours d'une vigoureuse résistance. La garnison, sortie avec les honneurs de la guerre, s'acheminait, le 10 août 1757, sur le fort Elouard, lorsque les sauvages alliés de la France, enflammés par l'eau-de-vie que les vaincus leur avaient distribuée malgré l'expresse recommandation du général français, attaquent la colonne anglaise qui se débande, épouvantée, et, jetant armes et vêtements, s'enfuit dans toutes les directions. Montcalm et ses officiers accoururent en toute hâte au secours des fugitifs qu'ils finissent par soustraire à la fureur des sauvages. Quelques heures plus tard, ces malheureux, couverts d'habits français, mangeaient un pain français sous la tente du vainqueur, avant de reprendre sous une puissante escorte la route de la Nouvelle-Angleterre. C'est cet événement, grossi par la bonne foi de quelques historiens anglais, qui a pris le nom de massacre de William-Henry. On voit que Montcalm n'en est aucunement responsable: bien loin de là, la conduite qu'il a tenue dans cette circonstance ne fait que le grandir à nos yeux: "Dans cette fatale journée du 10 août 1757, dit M. de Bonnechose, il n'a rejailli sur lui d'autre sang que celui des grenadiers blessés à ses côtés en sauvant les Anglo-Américains."

La prise de William-Henry accrut la réputation du général français et ajourna tous les projets de l'ennemi pour la conquête du Canada. Mais alors commença pour le vainqueur une nouvelle lutte, plus sourde, plus cachée, mais mille fois plus rude que celle des frontières, car celle-là se faisait au cœur même de la colonie contre des Français ennemis de la France. A cette époque de glorieuse défense, le Canada fut miné par une tribu de parasites qui s'empressaient d'en exploiter toutes les ressources, avant que l'ennemi vint leur arracher cette proie. Lâches, fourbes, voleurs et concussionnaires, l'intendant Bigot et ses complices, acharnés au cœur du vieil arbre colonial qu'ébranlait au dehors la hache du bûcheron anglais, sapèrent ses supports intérieurs et lui préparaient une chute plus certaine. Ce fut à ces hommes sans cœur et sans dignité, marchands de l'honneur national, que Montcalm déclara une guerre impitoyable. Il succomba dans la lutte, parce qu'il était seul pour combattre ces monstrueux abus, et que les criminels comptaient à la Cour de puissants protecteurs. Mais peu lui importait après tout le résultat? Son devoir était fait. L'heure des espérances satisfaites est à jamais passée pour lui; il entre dans la phase des grandes souffrances morales qui couronnent un front illustre d'une plus belle auréole que celle du génie et de la gloire, de l'auréole du malheur. Pourtant, son étoile lui réserve un dernier rayon de gloire: Carillon v. s'ajouter à la chaîne de ses faits d'armes pour en former le plus bel anneau. Carillon! nom glorieux que nos poètes ont chanté dans leurs strophes sublimes, que nos historiens ont inscrit sur leurs pages immortelles, et qui fera toujours vibrer dans nos cœurs la fibre du patriotisme!

Ce nom fut celui d'une colline située entre les lacs St-Sacrement et Champlain. Retranchés sur ses flancs, trois mille six cents hommes, commandés par Montcalm, repoussèrent, le 8 juillet 1758, quinze mille Anglais sous les ordres d'Abercromby. C'est encore M. de Bonnechose qui nous fournira le récit sommaire de cette action: "A midi et demi, un coup de canon retentit; c'était le signal..... Déjà, aux sons aigus du fifre et de la cornemuse, les Anglo-Américains s'élançaient dans la clairière, en quatre colonnes, grenadiers en tête et chasseurs sur les flancs. L'ennemi était à cinquante pas du retranchement, les fusils français, jusqu'alors immobiles, s'abaissèrent sur toute la

ligne: trois mille balles sifflèrent à la fois—décharge foudroyante au milieu des rangs déjà rompus par les obstacles des abords. Les Anglais vacillèrent sous le plomb, reculèrent; puis revinrent intérieurement à la charge pour reculer encore et revenir pendant six heures de suite. Effroyable va-et-vient, entremêlé de sorties à la baïonnette, au milieu de l'arbuste d'arbres enflammé par la fusillade..... Vers sept heures du soir, les attaques cessèrent, le feu continua sur la lisière de la forêt; à huit heures, il s'éteignit." Telle fut cette mémorable bataille qui coûta aux ennemis cinq mille des leurs contre une perte de sept cents hommes pour les Français. La joie des vainqueurs fut délirante. Le soir, à la clarté des torches, la petite armée acclamait à grands cris son vaillant général. Pour lui qui s'était battu comme un lion, il appréciait ainsi sa part de victoire: "Je n'ai eu que le mérite de me trouver général de troupes aussi valeureuses. Deux jours plus tard, du sommet de la colline s'élançait une grande croix de bois portant vers le ciel cette humble action de grâce: "Qu'ont fait le général, les troupes, le retranchement? Voici, l'étendard, voici le vainqueur: Dieu, Dieu seul ici triomphe!"

Cette victoire avait sauvé le pays de l'invasion, mais elle n'améliorait pas beaucoup sa situation. Les frontières se resserraient toujours aux extrémités. A l'est, Louisbourg venait de tomber malgré la vaillante défense de M. et de Mme de Drucourt. A l'ouest, Frontenac avait capitulé devant 3,000 hommes, et le fort Duquesne n'était plus qu'un amas de cendres. Des défections chez la plupart des tribus sauvages et la famine partout. Après de pressantes dépêches écrites à la cour en demande de secours, Montcalm s'enferma dans Québec où il passa le triste et long hiver de 1759, le dernier de sa vie. Autour de lui les gens mouraient de faim ou trouvaient à peine de quoi nourrir un sang qui devait payer jusqu'à la dernière goutte la perte de la colonie. Dans le même temps, on jouait et on dansait chez l'intendant. Montcalm, indigné, s'enveloppait dans sa tristesse et s'élevait à la hauteur de tous les sacrifices: "J'avais demandé mon rappel—écrit-il au ministre—après la glorieuse journée du 8 juillet; mais puisque les affaires de la colonie vont mal, c'est à moi à tâcher de les réparer ou d'en retarder la perte le plus possible." Et plus tard, après avoir exposé la situation: "Ce n'est pas découragement de ma part ni de celle des troupes, résolu de nous ensevelir sous les ruines de la colonie... Je combattrai au mieux avec ce que j'ai un contre six." A ces inquiétudes se joint l'ennui de sa famille. L'isolement des siens s'aggrave de plus en plus sur son âme pourtant si ferme. Ses dernières lettres à sa femme respirent plus de tendresse et d'abandon; les relations qu'il n'a cessé d'entretenir avec elles depuis son départ se resserrent comme par un pressentiment de leur prochaine rupture. Il sera chevalier jusqu'à la fin, fidèle à sa dame comme à son roi.

Cependant, avec le printemps reviennent les hostilités et les vaisseaux de France, chargés de vivres et de nouvelles. Beaucoup de décorations et de récompenses pour le passé, point de soldats ni d'espoir d'en recevoir pour l'avenir; mais des instructions formelles, enjoignant la résistance jusqu'aux plus grandes extrémités plutôt que de se rendre. Montcalm comprit le sens de ces instructions: "J'ose vous répondre, écrit-il au ministre, de mon entier dévouement à sauver cette colonie ou à mourir." Son dernier mot était dit, son chemin tout tracé; il le suivit sans broncher et s'acquitta pleinement de sa tâche.

Bientôt, au son du tocsin, de longues files d'hommes sortent des hameaux et des villages pour rallier les divers corps de défense. Des enfants de treize ans et des vieillards de quatre-vingts marchent avec eux, décidés à sauver leur drapeau ou à tomber avec lui; il ne reste dans les champs que des femmes et des prêtres qui vont labourer la terre et prier pour les défenseurs de la patrie. Dix-sept mille com-